

Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française
Herausgeber: Le messager suisse
Band: 30 (1984)
Heft: 4

Buchbesprechung: Les lettres

Autor: Silvagni

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Camille Silvestri

Ces éditions sont dédiées à la mémoire de Camille Silvestri, qui nous a quittés le 20 octobre 1998. Ses dernières années ont été marquées par une grande passion pour l'écriture et la littérature. Il nous laisse un héritage précieux.

Ultime compte rendu de Silvagni

Un ouvrage de critique polémique qui interpelle surabondamment les lecteurs à la fois de science politique et de psychanalyse :

« Civitas ou la psychanalyse du chaos »

par Robert Meigniez (1)

Incontestablement, le livre est tout de suite un objet ; mais en l'occurrence, en tant qu'objet, la très luxueuse couverture laquée, couleur bonbon anglais, très commercialement artistique de ce gros volume, comptant 575 pages dont l'intitulé est transcrit plus haut, jure avec l'idée que de très longue date, le critique littéraire qui signera ce texte se fait d'un gros volume consacré à la réflexion. De surcroît, l'idée que le critique littéraire se fait d'un ouvrage consacré à la réflexion exige qu'un préfacier présente l'auteur biographiquement et que celui-ci expose par une « introduction » l'essentiel de sa démarche intellectuelle. Mais, non ; dans l'impeccable imposition de ces 575 pages, ni préface ni introduction, par contre, derrière l'étendue laquée couleur bonbon anglais, deux feuillets imprimés en simili dactylographie sur papier genre correspondance commerciale traitent l'un et l'autre également de la présentation de l'ouvrage.

L'un des deux textes est de l'éditeur lequel se fourvoie dans un

dérisoire quiproquo en écrivant que le livre de M. Robert Meigniez présente une particularité imperceptible pour quiconque d'autre que lui-même qui a lu l'ouvrage en cours d'élaboration. Telle est la particularité d'un livre que fonde la réflexion. Le temps est loin de ce qui se concevant bien s'énonçait clairement, l'éditeur ajoute en des termes savants que l'auteur a forcé une idée. Et cette idée, l'auteur la clarifie sur le deuxième feuillet imprimé en simili dactylographie traitant de la présentation de son ouvrage ; et décrit « quelques aspects psychanalitiques de ce livre ». L'idée forcée de l'auteur d'après son éditeur est celle d'un rapprochement de Friederic Nietzsche. Et, cette idée est presque blasphématoire. Dans le monument littéraire consacré par Ernest Jones à la vie et l'œuvre de Sigmund Freud (1856-1939), on lit que le romancier autrichien Stefan Zweig avait parlé à Freud de son intention d'écrire une biographie de Friederic Nietzsche. Freud avait déconseillé à Zweig d'entreprendre l'étude de la biographie du penseur de Zarathustra en tenant sur Nietzsche des propos que la décence interdit de rapporter. Quant à Robert Meigniez, demeure le fait qu'il faut se plonger toute affaire cessante dans la vertigineuse masse de cérébralité qui couvre sans désemparer 575 pages.

S.

(1) Éditions Delamain



Paris aux quatre vents

Entrée des artistes

Lorsqu'à la valeur de celui qui nous quitte s'ajoute l'amitié qui nous liait à lui, le deuil est un double apauvrissement. Cesare Silvagni, né avec le siècle, avait reçu tous les dons pour l'illustrer, la plume, le masque et le pinceau. Il brossa les décors du « Vampire » de Dreyer, fut Mazarin dans « La prise du pouvoir par Louis XIV » de Rossellini et écrivit parmi d'autres romans « La forêt veuve » qui est un pur chef-d'œuvre.

Cette mobilité de l'artiste contrastant avec la constance de ses affectations campe Silvagni en séducteur séduit de l'aventure humaine. Voyageur, légionnaire, poète, danseur, mémorialiste, il sut occuper ces rôles divers avec l'art de hausser les plus humbles à sa propre élégance : « Fin comme un fleuret », disait de lui Antoine Blondin.

Carlos Gardell, l'Arétin, Jésus de Nazareth, il faut de la hauteur pour scruter des destins aussi disparates, et beaucoup d'âme pour oter à leur rapprochement ce qu'il a de provocant. Silvagni n'en manquait pas, offert au dialogue avec ceux qui croisaient son chemin, et chaque fois requis passionnément à leur compréhension.

A ce siècle éclaté qui morcèle l'homme et le réduit, Silvagni oppose son œuvre et sa vie foisonnante. Trouver le point central à partir duquel toutes les opérations de l'esprit deviennent possibles, telle était la méthode de Léonard de Vinci, cet autre Italien.

Silvagni était de sa descendance. Louis-A. Zbinden

SILVAGNI PARMI NOUS

Cesare Silvagni me manque comme à la première minute de sa disparition. Un canton en moi, raisonnable ou futile, pourrait essayer de s'insurger contre cette carrière de fils siamois déchiré à laquelle je me sens prêt à m'abandonner. En vain. Ma chronique est celle d'un deuil. Il nous est donné à constater qu'il est peu de nos jours qui ne soit un pèlerinage.

Encore, dans ce périmètre limité où il récut ses dernières saisons et où une sorte de vertige me retient, ai-je moins le sentiment d'un manque que celui de le manquer, l'impression qu'il ne m'a pas attendu à un rendez-vous. A chaque instant, il vient de partir, j'attends quand même.

Au citoyen du présent succède le citoyen du souvenir. Rappelons-le ; le voilà ! tel qu'il s'incarnait quotidiennement sur notre route commune du quai Voltaire. Ce midi-là nous sommes au bar de l'hôtel auquel l'ombre du Louvre porte une grande majesté. Au fond, dressé sur la pointe des escarpins dans l'angle du comptoir, élégant comme un fleuret, Silvagni jauge avec l'œil farouche d'un plongeur la petite piscine de vin rouge, étalée dans son verre. Notre célèbre Vidalie s'exclame :

— Voilà donc notre Italien ! Cesare, excuse-nous, je crois qu'hier, nous t'avions pris pour un milliardaire.

— Mais naturellement, c'est la moindre des choses, chers amis, je serai toujours tout ce que vous voudrez, assure Silvagni en nous ourrant ses bras.

Plusieurs siècles de raffinement, des années de Légion étrangère, quelques passages d'égaré ; l'amour des livres poussé jusqu'à en écrire ; un sens proliférant des mots superbes et des images cruels, images de peintre ; une jovialité

courtoise et désabusée, enracinée dans une surprenante rigueur morale, et beaucoup d'autres traits burinés par toutes sortes de macérations, composaient un personnage aristocratique et aventureux de Grand d'Italie, comme on est Grand d'Espagne, aux rides pleines de noblesse totalement dépourvues d'austérité.

— Donc, ce matin-là, il frotta l'une contre l'autre deux longues mains fines, alourdies de chevalières aux armes de diverses familles-principières.

— Le vin est frais, ce matin, trop frais pour mes vieux os. Vous seriez de saints et dignes frères si vous consentiez à m'accompagner durant un verre ou deux.

Ce genre d'entrevues éclairait les trente ans de notre amitié. Ainsi en existait-il d'autres plus sérieuses. Le comte Silvagni fut l'un des témoins de ma femme et notre mariage fut couronné par le zèle exquis de son épouse, l'incomparable Nelly. Et parfois je m'arrêtais pour méditer devant ses tableaux. Ils traduisent un homme.

La littérature dans tout cela ? Elle contenait chez lui un double trésor de métaphysique et d'érotisme. Nous n'en parlions guère ouvertement, mais, à travers beaucoup de blagues, tout était dit, qui me permet de croire qu'elle était son plus beau souci. En fait, elle l'habitait totalement et, quoi qu'il s'en défende en plaisantant, plus particulièrement sous cette lumière qui faisait déclarer par Drieu La Rochelle :

« Pour moi la littérature, c'est entre autres le plaisir de l'amitié, c'est pendant vingt ou trente ans de respirer la même haleine sonnante que des garçons qu'on a choisis, qui vous font honneur »

Voilà un peu de notre histoire d'« hommes de lettres » que je chéris

Antoine Blondin